

est plus sain qu'on ne le pense, et qu'après tout il y a encore les gendarmes. Les gendarmes, voilà au fond la dernière raison, mais les gendarmes arrivent souvent trop tard.

— Ces jours-ci, dans la *Galleria de Milan*, lieu où tout le monde se voit, cause, traite les affaires, se promenait seul un prêtre à cheveux blancs, très respecté, et qui accomplissait avec zèle la charge qui lui était confiée dans une église de la ville. Un individu s'approche de lui, lui dit quelques mots à voix basse, puis lui porte un coup de poignard, et lui tranche la carotide. Le prêtre tombe raide mort aux pieds de l'assassin. La scène s'était passée si rapidement que peu de personnes s'en étaient aperçues; la vue du prêtre à terre, le sang qui sortait à flots de sa blessure firent crier à l'assassin. Ce dernier prend alors un revolver, tire sur la foule pour empêcher qu'on ne le poursuive, blesse deux personnes et sort, brandissant toujours son arme. Mais deux gardiens de ville sont assez heureux pour le réduire à l'impuissance. La foule alors, ne craignant plus pour elle, se rue sur cet homme, l'accable de coups de poing, de canne, de pied, et on a toutes les peines du monde à l'arracher à ses fureurs pour le faire monter ou mieux le hisser tout en sang dans une voiture qui l'emporte au dépôt.

— Voilà le fait brutal sur lequel toute la presse italienne brode des commentaires plus ou moins heureux. On recherche les origines de l'assassin, on s'enquiert des motifs de l'acte, on proclame que c'est un déséquilibré, un irresponsable. Mais aucun journal ne met le doigt sur la plaie. Les interrogatoires font connaître que cet individu lisait un grand nombre de journaux naturellement du parti radical et socialiste qui ont la phobie du prêtre et le dépeignent journallement sous les plus noires couleurs, inventant des scandales hypothétiques quand ils n'ont pas sous la main quelque fait qu'ils grossis-